

LUCY FRICKE

LES OCCASIONS MANQUÉES

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ISABELLE LIBER



LE QUARTANIER

L'œil de Dieu

DÉJÀ TROIS JOURS que j'étais coincée ici. La nuit, les rats passaient en trombe dans les ruelles; le jour, les touristes s'entassaient devant la fontaine de Trevi. Des gardes armés de mitraillettes surveillaient l'entrée des musées; les stations de métro, trop sombres pour qu'on voie leur crasse, puaiient, et pour le Vatican, il aurait fallu s'inscrire en ligne.

J'avais pris une chambre au Babylon, un hôtel bas de gamme où ne trimaient que des Coréens. Était-ce parce que Rome ne m'avait jamais attirée? Le fait est que j'en étais tombée amoureuse sur-le-champ. J'avais toujours nourri une petite admiration pour les lieux et les gens qui pourrissaient dans leur coin avec fierté, si conscients de leur propre beauté que le reste du monde pouvait bien aller se faire voir. Cette ville était une diva minable, cradingue, qui ne gardait propres que ses églises tandis qu'au-dehors, les pigeons couvraient de merde le patrimoine culturel mondial.

Au départ, je pensais juste prendre une correspondance. Aller de l'aéroport à l'autre bout du réseau de métro, à Anagnina, et de là, continuer en car jusqu'à cette petite ville de montagne où se trouvait celui à qui je voulais rendre visite depuis dix ans. Il n'en savait rien et ça ne lui ferait ni chaud ni froid, il était mort depuis longtemps. Mais il fallait bien dire adieu aux morts aussi, surtout aux morts. L'ennui, c'est que j'avais pour cet homme un attachement désastreux, à la limite de l'idolâtrie. Le genre de situation qui pouvait un jour ou l'autre poser problème, comme tout pouvait un jour ou l'autre poser problème, surtout l'amour, surtout les hommes.

Je m'étais donc décidée à me remuer, me disant qu'au bout de dix ans, quand même, on pouvait peut-être songer à se remuer, et maintenant j'étais coincée. Le jour de mon arrivée, j'étais restée plantée à la gare routière, à regarder les gens monter dans ce véhicule qu'ils appelaient *pullman*, un engin apparemment toujours en retard, qui sillonnait les routes depuis des décennies et auquel, en plus des essuie-glaces, il manquait les dernières rangées de sièges. Pourtant, j'avais déjà passé des journées entières à l'arrière d'un pick-up qui me ballotait dans la jungle, j'étais montée dans de petits avions battant sérieusement de l'aile, et j'avais enfourché une moto derrière un pilote sous LSD, qui m'avait regardée longuement dans les yeux pendant le trajet en m'assurant qu'il vivait la meilleure défonce de son existence : la peur ne faisait pas partie de mes plus grandes qualités.

Alors pourquoi ne parvenais-je pas à quitter cette ville? Était-ce de la mollesse, de l'indifférence ou simplement de la lâcheté quand il s'agissait d'accepter la réalité, d'affronter des vérités qui ne me convenaient pas? La mort de cet homme, par exemple?

C'était la question que je me posais à présent en regardant la coupole du Panthéon, en regardant le trou, le ciel gris au-dessus de Rome, l'œil de Dieu. À quelques mètres de l'oculus, un ballon rose vif voletait, l'un de ces ballons distribués ces jours-ci devant les boutiques Victoria's Secret de la ville. Sous la coupole du Panthéon, donc, à chaque souffle d'air, cette satanée publicité pour de la lingerie se rapprochait en dansant de la sortie, de la liberté. En dessous, des centaines d'arriérés n'avaient rien de mieux à faire que d'observer le spectacle. Tous les regards étaient rivés sur le ballon rose vif, tous les portables, braqués en mode vidéo, et quand le ballon, enfin, a pris la tangente dans le ciel de Rome, le peuple s'est répandu en applaudissements et en cris de joie, à croire que le messie était apparu.

Mon sac s'est mis à vibrer alors que les haut-parleurs proféraient un sévère « Silence, s'il vous plaît » en quatre langues. J'ai quand même pris l'appel, et à l'autre bout du fil a retenti la voix de Martha.

« Tu es où? » a-t-elle demandé.

Comme si je devais encore m'en convaincre, j'ai levé les yeux vers la coupole avant de dire : « Au Panthéon, je suis au Panthéon.

— Tu téléphones dans une église ?

— Ce n'est pas une église, c'est l'enfer touristique sur terre. On ne peut pas faire un pas, donc de toute façon, je ne peux pas sortir.

— Essaie quand même, s'il te plaît, a murmuré Martha au creux de mon oreille. J'aimerais bien être seule un moment avec toi, au calme.

— Je suis à Rome, ai-je dit en essayant de me frayer un passage à travers la foule. La solitude n'est pas au programme.

— Mais qu'est-ce que tu fiches à Rome ?

— Rien. Je me suis juste dit qu'il fallait y être allé.

— Tu es vraiment de plus en plus bizarre.

— Au moins, avec l'âge mes crises sont plus cultivées », ai-je répondu.

J'ai dépassé les plus grandes portes que j'ai vues de ma vie, des portes d'au moins six mètres de haut. Et en bronze, s'il vous plaît. Si le Ciel a des portes pareilles, je n'y entrerai jamais.

« Martha, tu es là ? »

La réponse a été un « oui » que je ne lui connaissais pas, un « oui » ténu et alarmant, dans lequel se logeait quelque chose de si funeste que je n'ai pas hésité une seconde. Je n'ai pas posé de question. Avec Martha, nous nous connaissions depuis suffisamment longtemps pour savoir quand l'autre était à deux doigts de s'effondrer. Elle allait se mettre à pleurer au téléphone, ce qui est encore pire que de pleurer seule sur la banquette arrière d'un taxi. Au téléphone, il n'y a personne à prendre dans

L'ŒIL DE DIEU

ses bras, et une voix, ce n'est même pas un petit doigt auquel se rattraper. J'allais rentrer. Tout de suite.

Au moment où j'ai raccroché, un pigeon m'a fait sur la tête. Que ce n'était pas de bon augure, ça, je le savais déjà.

Tout est arrangé

J'AVAIS PRIS le premier vol, après une nuit si courte qu'elle n'avait pour ainsi dire pas existé, et à présent, lundi matin, neuf heures et demie ou dans ces eaux-là, tirant derrière moi ma valise, je traversais le Warschauer Brücke, le grand pont de Friedrichshain où venait de se terminer la fiesta. Les noctambules gisaient maintenant dans leur lit ou leur vomi, à moins qu'ils ne soient encore à danser dans je ne sais quel club. Mon chemin passait entre des bières éclatées, des cadavres de mousseux, un ampli oublié. Sous les roulettes de ma valise, les tessons crissaient. Mon appartement se trouvait au carrefour suivant, juste à côté de l'énorme chantier du centre commercial. La cage d'escalier sentait le camion de bière renversé, et ce qu'on appelait ici silence était en réalité de la surdité. L'immeuble s'était adapté à son environnement assoiffé de bringues. Pour survivre dans ce boucan, il fallait avoir une maison à la campagne ou un boulot à l'étranger. Et si on voulait réussir à payer son loyer, mieux valait sous-louer dès

que possible ses mètres carrés, à des gens venus de pays plus mornes, qui se comportaient ici comme jamais ils n'auraient osé le faire chez eux. On vivait à la va-comme-je-te-pousse, chez les voisins du dessus ou ceux du dessous, squattant des canapés-lits tandis que chez nous, dans notre appartement, les touristes venus faire la fête pissaient sur notre parquet.

Pour subvenir à mes besoins, je quittais la ville. Dès que j'étais à sec, je partais, j'allais dans des régions moins coûteuses, et ce n'est pas ce qui manquait. *Tue l'investisseur en toi* – j'avais lu ça sur une façade, à Kreuzberg, mais je m'en moquais comme de ma première culotte. J'habitais le quartier depuis tellement longtemps que j'avais l'impression d'avoir droit moi aussi à ma part du gâteau. Je vendais mon chez-moi pour quatre-vingts euros la nuit, les autres faisaient pareil.

Et le jeudi, avec nos cafés à emporter, nous allions manifester pour sauver le marchand de légumes du coin, voire le quartier tant qu'on y était, coude à coude avec des Berlinoises d'adoption armés de tote-bags sérigraphiés de slogans révolutionnaires. Des artistes des quartiers aisés de Charlottenburg et de Prenzlauer Berg venaient exprimer leur solidarité, on lisait deux ou trois textes, on chantait quelques chansons contre la hausse des loyers et la privatisation de la ville, et la demande de logements sur Airbnb augmentait à nouveau de vingt pour cent. Les touristes achetaient les tote-bags qu'ils exhibaient ensuite dans les rues de New York, Barcelone ou Passau. Et personne n'achetait de légumes.

Dans le miroir, le visage qui me faisait face disait exactement son âge. Quarante ans tout juste passés. Les rides désormais profondes restaient blanches quand le reste bronzait. Comme si mon portrait avait explosé de l'intérieur. Ma beauté ne se conjugait qu'au passé. L'âge avait pointé son nez un matin et, depuis, il revenait invariablement. Autrefois je grandissais dans mes rêves, bientôt j'allais me ratatiner dans mon sommeil. Le jour arriverait où je me réveillerais plus petite que la veille. Jusqu'à disparaître. Je me demandais parfois comment je viendrais à bout de tout ce temps. Et de tous ces poils sur mon menton.

Le jeune Espagnol avait vomi à côté de la cuvette de mes toilettes, le volume de la stéréo était sur max, le frigo contenait du beurre de cacahuètes, un morceau d'emmental et une bouteille de bière, et trois mégots écrasés ornaient le parquet. *José, 24 ans, originaire de Madrid*. Dans ma chambre, quelqu'un avait suspendu le tableau à l'envers. Visiblement, José était un petit marquant. Une chance que je n'aie pas eu à le rencontrer.

Il m'a fallu deux heures pour nettoyer l'appartement, le récupérer, chasser la jeunesse espagnole de ses interstices. Après ça, j'ai ouvert la bière de José, je me suis assise à la fenêtre et j'ai regardé la Spree. À la mi-avril, la rivière était encore une rivière, pas une autoroute du divertissement. Dans un mois et demi au plus tard, les bateaux de croisière techno passeraient sous mes